jadis
et aujourd'hui
opéra en acte

JADIS
ET AUJOURD'HUI,

OPERA-BOUFFON EN UN ACTE;

Paroles de M. SEWRIN;

Musique de M. KREUTZER, premier Violon de S. M. l'Empereur et Roi, et Membre du Conservatoire impérial.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, rue Feydeau, par MM. les Comédiens ordinaires de S. M. l'Empereur et Roi, le 29 Octobre 1808.

PRIX : 1 fr. 20 cent.

PARIS,
Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRONTIN, sous le nom de François.	M. *Martin.*
Le Capitaine EDMONT DE St.-ANGE.	M. *Gavaudan.*
M. DE COQ, ancien Maître particulier des Eaux et Forêts de la province de Picardie.	M. *Juliet.*
Mad. DE VIELVILLE, veuve d'un ancien Président.	Mad. *Gonthier.*
Mad. DE St.-LEGER, sa belle-sœur.	Mad. *Crétu.*
JULIETTE.	Mad. *Gavaudan.*



La scène se passe chez Mad. de Vielville, rue des Francs-Bourgeois, au Marais.

JADIS

ET AUJOURD'HUI,

OPERA-BOUFFON EN UN ACTE.

(Le Théâtre représente un salon meublé dans le genre ancien, des fauteuils de tapisserie, de grands tableaux de famille, un clavecin, etc.)

SCENE PREMIERE.

FRANÇOIS, *seul.*

(Quoique jeune, il est vêtu comme un vieux domestique ; il a un habit demi-livrée, à grandes basques, une perruque, une bourse, un petit chapeau galonné.)

Exemple frappant des vicissitudes humaines ! pendant quinze ans, j'ai servi des petits-maîtres, de jeunes coquettes, toute la Chaussée d'Antin !... j'étais leste comme un coureur, hardi comme un page, effronté comme un corsaire ; tous les maris tremblaient au seul nom de Frontin ! aujourd'hui, forcé par maintes circonstances de quitter ce nom redoutable et de prendre ce déguisement, je sers humblement au Marais, et me voilà, sous le nom de François, triste valet de Mad. de Vielville, rue des Francs-Bourgeois... Ô fortune ennemie !...

Dans mes tems de prospérité,
Cousu d'or et parfumé d'ambre,
Brillant de gloire et de santé,
On me citait.... à l'anti-chambre...

Mon nom seul inspirait l'effroi
Aux jaloux, aux duègnes sévères;
Pauvre Frontin, regarde toi...
Ces faveurs qui pleuvaient sur moi
N'ont été que trop passagères!...

O vous, charmans minois,
Vous, qui faisiez le bonheur de ma vie!
Rosine, Lisette, Julie,
Que ne suis-je encor sous vos lois!
Soubrettes aimables, jolies,
A présent loin de moi,
Sans doute vous m'êtes ravies,
Mais mon cœur vous garde sa foi.

Non, non,
Oublions ces tems de folie,
Plus de regret, de souvenir,
Par une autre philosophie
Embellissons notre avenir.

(*Se retournant.*)

Que vois-je?... un jeune homme! ô prodige! c'est le premier, depuis que je suis ici, qui ait osé franchir cette enceinte; le portier aurait-il oublié sa consigne?....

SCENE II.

FRANÇOIS, EDMONT.

EDMONT, *en entrant.*

Madame de Vielville?...

FRANÇOIS, *à part.*

Me tromperais-je? cette voix.... cette figure....

EDMONT, *s'avançant.*

Bon homme!....

FRANÇOIS.

Bon homme!... moi! Frontin, un bon homme! Comme ce costume me déguise.

EDMONT, *sur le devant de la scène.*

Je demande madame de..... (*le reconnaissant*) Est-ce un songe! voilà un coquin qui ne m'est pas inconnu!....

FRANÇOIS.

Vraiment oui, c'est moi-même!

EDMONT.

Tu as servi...

FRANÇOIS.

Chez monsieur votre oncle, le major.

EDMONT.

Comment, maraud, je te retrouve ici?

FRANÇOIS.

Que diable aussi, monsieur, pourquoi avez-vous de si bons yeux? je croyais être, sous ce pourpoint, à l'abri de toutes les reconnaissances.

EDMONT.

Tu te nommais Frontin?

FRANÇOIS.

Oui, jadis.

EDMOND.

Comment, jadis!... Il n'y a pas encore trois ans que...

FRANÇOIS.

C'est vrai..... mais depuis, j'ai vieilli de vingt années.

EDMONT.

Que veux-tu dire?

FRANÇOIS.

Que si je ne m'étais pas donné vingt ans de plus, la maîtresse de ce logis ne m'aurait point agréé à son service. Tout est vieux ici.... Voyez ce salon; ces tableaux de famille ne semblent-ils pas en interdire l'entrée à tout ce qui sent la jeunesse.

EDMONT.

En effet, ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à monter.

FRANÇOIS.

Vous avez dû trouver à la porte?....

EDMONT.

Un vieux cerbère....

FRANÇOIS.

Notre ci-devant suisse.

EDMONT.

Oh! j'ai su.... (*Il fait signe de donner de l'argent.*) Mais, que fais-tu ici?

FRANÇOIS.

Ce que je fais, monsieur? quatre repas par jour; je me couche de bonne heure et je me lève tard... j'entretiens cet ameublement avec tout le respect dû à son antiquité; j'accompagne madame dans ses visites, ou je la suis à la

promenade, le sac à ouvrage d'une main, le parapluie de l'autre, et le chien épagneul sous le bras ; voilà mes plus grandes fatigues !

EDMONT.

Mais, coquin, tu mènes là une vie très-heureuse !

FRANÇOIS.

Moi, monsieur... je regrette les beaux jours de ma gloire, et je maudis à toute heure la nécessité qui me condamne à ce honteux repos.

EDMONT.

Tu espères, peut-être, que je vais te donner de l'occupation ?

FRANÇOIS.

Assurément, ce ne sont pas les charmes de Mad. de Vielville qui vous attirent ici ?

EDMONT.

Tu te doutes déjà qu'une objet plus séduisant....

FRANÇOIS.

Mademoiselle Juliette, sa nièce.

EDMONT.

On la dit aimable : mon oncle, que je viens de laisser à sa terre de Normandie, connaît beaucoup toute la famille, et je me présente ici avec des lettres de recommandation de sa part.

FRANÇOIS.

Il vous a fait de Juliette ?...

EDMONT.

Un portrait ravissant !

FRANÇOIS.

Et sur ce portrait ?....

EDMONT.

J'en suis devenu.... presqu'amoureux !... j'en serai fou, n'est-ce pas, lorsque je l'aurai vue ?

FRANÇOIS.

Non.

EDMONT.

Comment ?

FRANÇOIS.

Vous serez surpris.

EDMONT.

Surpris !

FRANÇOIS.

Avant de vous engager dans une intrigue amoureuse, vous sentez vous le courage d'en combattre toutes les difficultés ?

EDMONT.

Je te reprends à mon service, et je t'associe à mes dangers.

FRANÇOIS.

Je redeviendrais Frontin ?..... Soyez vite au fait de tout.

EDMONT.

Parle.

FRANÇOIS.

Commençons par la tante....

EDMONT.

Non, commençons par la nièce.

FRANÇOIS,

Dix-sept ans, une jolie figure, de grands yeux, un teint de lys et de rose.

EDMONT.

A merveille.

FRANÇOIS.

Mais tous ses traits contrastent avec le sérieux de son maintien, et ses graces ne perçent qu'avec peine à travers l'enveloppe pédentesque dont elle est affublée. Au premier abord on lui donnerait quarante ans ; taille longue, robe épaisse, manchettes énormes qui cachent un joli bras, fichu montant, doublé, attaché, enfin toutes les lois de la plus rigoureuse pudeur !

EDMONT.

Et ses occupations, ses amusemens?

FRANÇOIS.

Analogues à la sévérité du costume. Le matin, elle se lève à sept heures, apprend le clavecin, le latin, le filet, l'histoire et le menuet de la cour. Le soir, droite et silencieuse, elle regarde une longue partie de wisk, hasarde une ou deux réflexions pendant qu'on mêle les cartes, baisse les yeux et rougit ; à neuf heures elle embrasse madame et ses vieilles partners, fait trois révérences les pieds en dehors, et va se coucher.

EDMONT.

Ma foi, tout ce que tu me dis là ne fait qu'accroître

ma curiosité ; je suis impatient de voir ce mélange de grace et de gaucherie.

FRANÇOIS.

Mais, vous-même, monsieur, n'espérez pas demeurer ici sous ce costume, qui n'annoncerait qu'une tête évaporée ; toutes vos lettres de recommandation sont inutiles, si vous ne vous présentez pas avec l'air grave, le maintien noble, l'habit décent, en un mot, avec toute la pesanteur que devaient avoir les illustres personnages dont vous voyez ici les portraits. Plus vous serez vieux, mieux vous serez reçu....

EDMONT.

La plaisante idée !

DUO.

FRANÇOIS.

Voulez-vous tenter l'aventure,
Et suivre en tous points mes avis ?

EDMONT.

Oui, je veux tenter l'aventure,
Et suivre en tous points tes avis.

FRANÇOIS.

Il vous faut changer de figure,
De voix, de gestes et d'habits.

EDMONT.

Je saurai changer ma figure,
Ma voix, mes gestes, mes habits.

FRANÇOIS.

De nos jeunes gens à la mode,
Gardez-vous bien d'avoir le ton.

EDMONT, *contrefaisant le vieillard.*

Je suis ennemi de la mode,
Je hais le suprême bon ton.

FRANÇOIS.

Du vieux tems vantez la méthode,
Citez... et Sénèque et Platon !

EDMONT, *de même.*

Du vieux tems j'aime la méthode,
J'admire Sénèque et Platon.

FRANÇOIS.

C'est bien cela !

EDMONT.

C'est bien cela ?

FRANÇOIS.

L'air patelin !

EDMONT.

Un peu malin ?

FRANÇOIS.

L'œil encor fin.

Ensemble.

EDMONT.

J'entends fort bien ;
Tout ira mieux, je te t'assure,
Lorsque j'aurai changé d'habits.

FRANÇOIS.

N'oubliez rien ;
Vous pouvez tenter l'aventure,
En suivant ainsi mes avis.

FRANÇOIS.

Si l'on vous fait chanter... j'y pense,
Monsieur, point de joyeux refrains !
Chantez quelque triste romance
Du tems de nos vieux Paladins.

EDMONT, *riant.*

Compte sur mon intelligence,
Je chante comme un Paladin ;
Et je ferais une cadence,
Qui durerait jusqu'à demain.

(*Il chante sur un air d'un ancien opéra.*)

Belle Clorinde, je soupi.....re !
A vos pieds je mets mon empi...., re !

Ensemble.

EDMONT.

C'est bien cela !
J'entends fort bien.

FRANÇOIS.

C'est bien cela !
N'oubliez rien.

FRANÇOIS.

Si l'on propose quelques danses,
Oh ! point de valses, s'il vous plaît ;
Mais par trois grandes révérences,
Ouvrez bien vîte un menuet.

EDMONT.

Oh ! vraiment, de ma complaisance,
Frontin, tu seras satisfait !
Je danserai la contredanse,
Le flegmatique menuet.

Ensemble.

EDMONT, *dansant le menuet.*

Ta, la, la, la, la, la,
Ta, la, la, la, la, la,
La, la, la,
Ta, la, la, la, la, la,
Ta, la, la, la, la, la,
La, la, la.

FRANÇOIS, *applaudissant et dansant avec lui.*

C'est bien cela,
La tête altière !
Bras en arrière !
Démarche fière !
Fort bien, fort bien,
N'oubliez rien.

FRANÇOIS.

Le menuet.

EDMONT.

La contredanse.

FRANÇOIS.

Et la romance.

EDMONT.

Et la cadence.
Belle Clorinde, je soupire.... (*Cadence.*)

FRANÇOIS, *dansant.*

Ta, la, la, la, la, la, la, la, la.

Ensemble.

EDMONT.

Fort bien, fort bien,
N'oublions rien;
Tout ira mieux, je te l'assure,
Lorsque j'aurai changé d'habits.

FRANÇOIS.

Fort bien, fort bien,
N'oubliez-rien;
Vous pouvez tenter l'aventure,
En suivant ainsi mes avis.

EDMONT, *sortant.*

Je suis de retour dans une heure au plus tard, et je te réponds d'avance que tu ne me reconnaîtras pas.

SCENE III.

FRANÇOIS, *seul.*

Moi, je commence à me reconnaître!.... oui, je retrouve ma vigueur et mon génie.... On vient! c'est madame! ô ciel! elle aura rencontré le jeune Edmont dans l'escalier!.. finesse et prévoyance! parons le coup.

SCENE IV.

Mad. DE VIELVILLE, JULIETTE, FRANÇOIS.

(Le costume de la présidente est composé de tous les affiquets du vieux tems; celui de Juliette est tel qu'il a été décrit dans la deuxième scène, par François. Une tunique de satin abricot, les cheveux frisés, poudrés, formant pointe sur le front, une rose pompon dans le milieu; des manchettes, des gants de fil, un grand éventail.)

Mad. DE VIELVILLE, *en entrant.*

Quel est ce jeune homme? d'où vient-il? qui a pu l'introduire dans ma maison?

FRANÇOIS, *parlant très-haut pour être entendu de madame de Vieilville.*

Ah! ah! monsieur le galant, vous avez cru que personne ne vous résisterait?

Mad. DE VIELVILLE, *s'avançant.*

Un galant! François, quel mot avez-vous prononcé?

FRANÇOIS, *se retournant et faisant l'étonné.*

Vous m'écoutiez, madame!.... Ah! j'en suis enchanté!

Mad. DE VIELVILLE.

Vous disiez?...

FRANÇOIS.

O mon dieu! oui, ce jeune étourdi que vous avez dû sûrement rencontrer....

Mad. DE VIELVILLE.

Eh! bien?

FRANÇOIS.

Il s'était mis tout bonnement dans la tête de devenir amoureux de mademoiselle votre nièce.

Mad. DE VIELVILLE.

Taisez-vous, François.... Juliette nous écoute.

JULIETTE, *s'avançant.*

Vous savez bien, ma tante, que je n'écoute jamais que ce que vous me permettez d'entendre... Vous disiez-donc, M. François, que ce jeune homme....

Mad. DE VIELVILLE.

Est un imprudent, et que je vais chasser le portier qui a eu l'audace de le laisser monter.

JULIETTE.

Mais, ma tante, ce jeune homme n'avait peut-être pas de mauvais desseins..... sa figure m'a paru douce et honnête.....

Mad. DE VIELVILLE.

Comment, mademoiselle, vous avez osé lever les yeux sur lui?

JULIETTE.

Non, ma tante, je vous jure que je l'ai vu.... sans regarder.

Mad. DE VIELVILLE.

Mais, où a-t-il pu nous voir, nous rencontrer?

FRANÇOIS.

Aux spectacles, peut-être?

Mad. DE VIELVILLE, *d'un ton sérieux.*

Vous savez bien, François, que nous n'y allons jamais.

FRANÇOIS.

A la promenade.

Mad. DE VIELVILLE.

Nous avons soin d'éviter les endroits trop fréquentés, et nous ne nous promenons qu'à la Place Royale.

JULIETTE, *soupirant.*

C'est bien vrai, nous n'avons jamais été à Coblentz.

Mad. DE VIELVILLE.

Et je m'en applaudis! Quand vous serez mariée, ma nièce, ne sortez pas du cercle respectable de nos connaissances; n'imitez point Mad. de St.-Léger, ma belle-sœur, qui s'est lancée dans le monde, et se ruine aujourd'hui à la Chaussée-d'Antin. Elle n'est venue que deux fois ici nous honorer dédaigneusement de sa visite, et ce que vous avez vu d'elle doit vous suffire, je pense, pour vous garder de suivre son exemple.

JULIETTE.

Ma tante, je serai donc bientôt mariée?

Mad. DE VIELVILLE.

Une demoiselle sage et vertueuse ne doit savoir cela qu'au moment où elle signe le contrat. Allez dans votre chambre, achevez-y ce dessus de fauteuil qui est commencé depuis deux mortels grands mois.

JULIETTE.

Celui qui représente la fable du Corbeau et du Renard? il est presque fini.

Mad. DE VIELVILLE.

Allez, je veux parler à François.

(Elle l'embrasse sur le front, Juliette se retire après une grande révérence.)

JULIETTE, *en se retirant.*

Il était fort bien, ce jeune homme!...

SCENE V.

Mad. DE VIELVILLE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *à part.*

Bon! elle s'en va la tête occupée du jeune homme.

Mad. DE VIELVILLE.

François, avancez-moi ce fauteuil. (*François apporte le fauteuil, elle s'y asseoit.*) Mon tabouret ? (*François place un tabouret sous ses pieds.*) François, demeurez et écoutez ; nous sommes seuls, je suis bien aise de profiter de cette occasion pour vous entretenir de choses importantes.

FRANÇOIS.

Madame me juge donc digne de sa confiance ?

Mad. DE VIELVILLE.

Oui, François, je m'apperçois que de jour en jour vous prenez... (*François fait un mouvement*) plus d'intérêt à ce qui me regarde. Votre âge, votre raison, tout me décide enfin à vous confier ce qui est encore un secret pour Juliette elle-même.

FRANÇOIS.

Je devine.... j'entrevois qu'il s'agit de lui choisir un mari.

Mad. DE VIELVILLE.

Précisément : et mon choix est fait.

FRANÇOIS.

Déjà !

Mad. DE VIELVILLE.

Je donne à ma nièce un homme mûr, d'une réputation acquise par quarante années de probité. M. de Coq, c'est son nom, a été jadis Maître particulier des eaux et forêts de la province de Normandie.

FRANÇOIS.

M. de Coq ! ah ! madame, c'est sûrement un homme de la vieille roche.

Mad. DE VIELVILLE.

Ce mariage était arrêté du vivant de mon mari ; M. de Coq réclame aujourd'hui sa promesse, je la tiendrai pour lui ; je dois tout sacrifier à la mémoire de ce respectable époux. (*Elle est émue.*)

FRANÇOIS.

Quelle tendresse !

Mad. DE VIELVILLE.

Elle date de loin, François !

FRANÇOIS.

Oh ! oui, madame !

Mad. DE VIELVILLE, *se levant.*

Je vous ai prévenu de tout, mon cher François, afin que vous vous missiez en mesure, dès que le prétendu de Juliette arrivera, d'avoir pour lui tous les égards, tous les respects....

FRANÇOIS.

Ah ! je me sens déjà pénétré pour lui... d'une profonde vénération, et je puis vous assurer qu'aussitôt qu'il paraitra...

Mad. DE VIELVILLE.

Vous viendrez m'avertir.

FRANÇOIS.

Oui, madame.

Mad. DE VIELVILLE, *revenant.*

A propos, a-t-on apporté mes journaux?

FRANÇOIS, *les prenant de dessus la table et les lui donnant.*

Oui, madame, les voici! (*Lui donnant le premier.*) les Annales de la Vertu; c'est le dernier numéro, votre abonnement est expiré. Journal de Médecine domestique. Il n'y a que le Mercure de France qui n'est pas encore venu.

Mad. DE VIELVILLE.

Cela n'est pas étonnant, nous nous sommes réunies quatre pour l'avoir, et c'est Mad. de Vieux-Bois qui le reçoit la première. C'est bon, c'est bon; je vais lire ceux-ci, en entendant qu'on me le renvoie. (*Elle sort par la gauche du spectateur, Juliette paraît en même tems par le côté droit.*)

SCENE VI.

FRANÇOIS, JULIETTE.

JULIETTE, *accourant sur la pointe des pieds, et tenant sa tapissserie, avec curiosité.*

M. François... que vous a donc dit ma tante ? j'ai entendu qu'elle avait des secrets à vous confier.

FRANÇOIS, *à part, et regardant vers le fond.*
Bon !...

JULIETTE.

Que regardez-vous ?

FRANÇOIS.

Si madame votre tante ne revient point sur sur ses pas.

JULIETTE.

Oh! ne craignez rien, si elle revenait, j'aurais l'air d'avoir apporté cette tapisserie que je viens d'achever.

FRANÇOIS, *à part.*

De la ruse! fort bien! on brûle de m'interroger, profitons de cette disposition.

JULIETTE.

Eh! bien? vous ne voulez donc rien m'apprendre?

FRANÇOIS, *à part.*

Comme elle est pressante! (*Haut.*) Mais, puis-je sans danger vous révéler....

JULIETTE.

Quoi? ce que je sais aussi bien que vous?

FRANÇOIS.

Comment?

JULIETTE.

Eh! mon dieu, oui; tout en travaillant, j'avais laissé ma porte ouverte, et je n'ai pas perdu une seule des paroles de ma tante.

FRANÇOIS, *à part.*

Ouais? qu'elle finesse!

JULIETTE.

Il s'agit de me marier.

FRANÇOIS.

Vraiment!

JULIETTE, *très-vîte.*

De me donner à un homme que je ne connais pas, que je n'ai jamais vu, qui arrivera aujourd'hui, qui, au portrait qu'elle en a fait, doit être sot et ridicule.

FRANÇOIS.

En effet, vous n'avez pas perdu un mot. (*A part.*) Quelle découverte!

JULIETTE.

Puisque vous aviez la confiance de ma tante, M. François, il fallait donc la détourner de ce projet, et....

FRANÇOIS, *en confidence.*

Soyez tranquille, je vous promets, moi, que vous n'épouserez point M. de Coq.

JULIETTE, *sautant de joie.*

Vraiment? ah! mon cher François!

FRANÇOIS.

Chût!... parfaite indifférence jusqu'à ce qu'il vous soit permis de vous livrer à vos véritables sentimens.

JULIETTE.

Hélas ! je n'en ai pas d'autres que de l'aversion pour ce mariage.

FRANÇOIS.

Cependant, vous avez dix-sept ans.

JULIETTE.

Pas encore !...

FRANÇOIS.

Vous ne pouvez pas toujours rester demoiselle, et si un beau jeune homme...

JULIETTE.

Un jeune homme !.... (*Soupirant.*) Ah !

COUPLETS.

A qui voulez-vous que je plaise
Sous ce bisarre accoutrement ?
Chacun me croit sotte et niaise,
L'on me traite comme un enfant :
Je suis serrée à perdre haleine,
J'ai le front haut et le corps droit..;
Quelque part que je me promène,
Tout le monde me montre au doigt.

FRANÇOIS, *à part.*

Pauvre Petite !

JULIETTE.

On me fait un reproche extrême
De la moindre distraction ;
L'on ne me permettrait pas même
De voir voler un papillon.
(*Elle imite la manière dont sa tante la gronde.*)
« Qu'avez-vous ?... qu'est-ce qui vous gêne ?
» Prenez donc garde !.. l'on vous voit. »
Quelque part que je me promène,
Tout le monde me montre au doigt.

Et tout à l'heure encore....

Ma tante, d'une humeur affreuse,
M'a fait monter d'un pas pressé ;
Oh ! vraiment j'étais bien honteuse
Lorsque ce jeune homme a passé !
J'ai bien alors senti ma peine,
J'ai pleuré.... l'on s'en apperçoit.
(*Elle pleure encore.*)
Que je reste ou que je me promène,
Tout le monde me montre au doigt.

FRANÇOIS, *à part.*

La coquetterie s'en mèle?... (*Haut.*) Rassurez-vous, l'humble violette a beau se cacher, son parfum la trahit toujours.

JULIETTE, *souriant.*

Que vous êtes galant, M. François!

FRANÇOIS, *avec mistère.*

C'est ainsi que pense l'aimable jeune homme que vous n'avez pas regardé, mais que vous avez vu.

JULIETTE, *vivement.*

Celui contre lequel ma tante était si fort courroucée?.. Ah! quel est-il? d'où vient-il? que venait-il faire? le connaissez-vous? Ah! j'ai bien pensé à lui depuis un quart d'heure!

FRANÇOIS.

Je m'en apperçois... Ce qu'il est?... J'entend du bruit, éloignez-vous, mademoiselle; sur-tout de la discrétion.

JULIETTE.

De la discrétion... vous ne m'avez rien dit; mais j'espère bien, M. François, que vous m'en apprendrez davantage. (*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCENE VII.

FRANÇOIS, M. DE COQ, *vieux et cassé; costume de l'ancien tems; habit moitié de ville, moitié de campagne.*

FRANÇOIS, *à part.*

C'est lui! c'est le prétendu! courage, Frontin, de l'adresse.

M. DE COQ, *en entrant.*

Est-ce bien ici chez Mad. de Vielville?

FRANÇOIS,

Oui, monsieur. (*Riant à part.*) Ah! ah!! ah! ah!

M. DE COQ, *s'en appercevant.*

Qu'avez-vous donc, pour rire ainsi, laquais?

FRANÇOIS, *s'excusant.*

Monsieur....

M. DE COQ.

Je suis tout ésoufflé!.. si vous m'offriez un fauteuil, je m'assoierais, laquais....

FRANÇOIS, *avançant un fauteuil.*

Monsieur... (*Riant à part.*) Ah! ah! ah! ah!

M. DE COQ, *s'asseoyant après avoir examiné François.*

Ce drôle là m'a l'air un peu impertinent. (*Il tousse.*) Annoncez-moi à votre maîtresse, laquais.

FRANÇOIS.

Votre nom, monsieur?

M. DE COQ.

M. de Coq.

FRANÇOIS.

De.... de.... Coq!...

M. DE COQ.

Oui, de Coq! ce nom là n'est pas trop long; j'espère que vous le retiendrez bien.

FRANÇOIS.

Oh! sans doute, monsieur.... (*Il va pour sortir et revint.*) M... de Coq.

M. DE COQ.

Faut-il encore vous le répéter? (*Il tousse.*) Vous m'épuisez par vos questions... Eh! bien, vous restez-là?

FRANÇOIS.

Monsieur... c'est que... c'est que je fais une réflexion...

M. DE COQ.

Qu'est-ce, s'il vous plait?

FRANÇOIS.

Nous attendons bien en effet un M. de Coq....

M. DE COQ.

C'est moi.

FRANÇOIS.

Qui vient pour épouser notre jeune demoiselle...

M. DE COQ, *toussant.*

C'est moi.

FRANÇOIS.

Et qui est dit-on, un homme fort aimable, fort galant, fort....

M. DE COQ.

C'est moi!... c'est moi! quand vons regarderez deux heures... puisque je vous dis que c'est moi.

FRANÇOIS, *l'examinant toujours.*

C'est que je veux être bien sûr de mon fait, au moins.

M. DE COQ.

En doutez vous encore?

FRANÇOIS.

Il ne faudrait pas qu'un autre que M. de Coq s'avisât de se présenter ici.

M. DE COQ, *content.*

Vraiment ?

FRANÇOIS.

Je lui ferais un mauvais parti !...

M. DE COQ.

Ah ! mon ami ! et moi qui soupçonnais...

FRANÇOIS, *à part.*

C'est un fou... un original... on peut tout risquer avec lui. (*Haut.*) Vous m'excuserez, monsieur, si au premier abord j'ai cru, j'ai pensé que vous n'étiez qu'un rival imprudent qui veniez ici pour mettre ma surveillance en défaut.

M. DE COQ, *enchanté.*

Fidèle serviteur.... (*Tirant une lettre de sa poche.*) Tiens.... lis cette lettre de Mad. de Vielville ; tu reconnaîtras bien son écriture, j'espère ? (*François veut prendre la lettre, mais M. de Coq la tient ferme entre ses mains.*)

FRANÇOIS, *parcourant la lettre et lisant quelques lignes.*

« Je serai heureuse de marier ma nièce à un homme,
» qui, je le sais, joint au bon ton et à l'ancienne politesse...»

M. DE COQ.

Au bon ton ! (*Il se donne de graces.*) Est-ce moi, est-ce bien moi ?

FRANÇOIS.

Plus de doute, monsieur... cependant il est bon que je vous prévienne d'une chose.

M. DE COQ.

Qu'est-ce que c'est ?

FRANÇOIS.

Je crains bien que ce mariage-là ne puisse pas se faire ;

M. DE COQ.

Et pourquoi !

FRANÇOIS.

Voulez-vous que je parle franchement ?

M. DE COQ.

Comment donc, mon ami... dissipe mes allarmes, mes inquiétudes.

FRANÇOIS.

Mademoiselle Juliette, par raison... veut bien épouser un vieillard...

M. DE COQ.

Un vieillard ! dis-donc un homme mûr ! le terme est plus poli.

FRANÇOIS.

Un homme mûr, soit ! mais elle veut que cet homme mûr ait au moins les apparences de la jeunesse, qu'il ait encore le maintien... libre, la taille... bien prise, le corps... dégagé, la démarche légère... comment voulez-vous plaire à une jeune personne avec cet air cassé...

M. DE COQ, *se redressant.*

Cassé !

FRANÇOIS.

Cette mise du vieux tems !

M. DE COQ.

C'est la plus commode !

FRANÇOIS.

Tenez, monsieur, je vous le répète, ce mariage ne réussira point, si vous ne faites rien pour réparer les torts de l'âge.

M. DE COQ.

Diable ! tu me mets là dans un furieux embarras.

FRANÇOIS.

Je n'en vois pas du tout, moi.

M. DE COQ.

Comment?

FRANÇOIS.

Eh! non, vous ne savez donc pas, monsieur, que Paris est rempli d'habiles enchanteurs, qui en moins d'une heure vous métamorphosent une figure à ne plus la reconnaître, et d'un homme de jadis, vous font un homme d'aujourd'hui.

M. DE COQ.

Oh! oh!... ne pourrais-tu pas me dire au moins où je trouverais ces gens-là.

FRANÇOIS.

Ma foi, monsieur, le hasard vous sert bien à propos !... tenez, j'ai là justement plusieurs adresses... essayez... croyez-moi, ce moyen est infaillible.

M. DE COQ.

Donne, donne.

FRANÇOIS, *lui donnant plusieurs cartes d'adresses.*

COUPLETS.

Pour vous, bientôt tous ces artistes
Vont déployer tout leur talent,
Et le pouvoir de nos modistes
Va vous changer en un instant.
Quittez ce dehors trop sévère,
Montrez-vous en homme de goût.
Aujourd'hui, pour séduire et plaire,
C'est le costume qui fait tout.

A Paris il n'est point d'obstacles
Que l'on ne parvienne à franchir,
C'est le vrai pays des miracles,
Et l'on peut vous y rajeunir.
Des projets les plus difficiles
Veut-on enfin venir à bout,
Esprit, talent sont inutiles,
C'est le costume qui fait tout.

M. DE COQ.

Ah! mon ami! quelle découverte je fais là! que d'obligations je t'aurai! Je cours, j'ai une voiture qui m'attend à la porte, je ne serai pas long-tems, et je me flatte qu'à mon retour, je serai fait de manière à ne pas tromper ton attente... (*Il va pour sortir, Edmont entre.*) Qui vient ici?

SCENE VIII.

Les Mêmes, EDMONT, *déguisé en vieillard de l'ancienne cour.*

EDMOND, *paroissant.*

Il n'y a personne à l'antichambre, pardon si j'entre sans me faire annoncer.

FRANÇOIS, *à part.*

C'est Edmont! ma foi, le plus fin s'y tromperait.

M. DE COQ, *bas à François, d'un ton ironique.*
Quel est ce jeune monsieur?

FRANÇOIS.

Je ne sais.

M. DE COQ, *riant.*

A coup sûr, mon ami, ce n'est pas là un amoureux!

FRANÇOIS, *riant.*

Non; si vous n'avez pas d'autre rival à craindre....

M DE COQ, *riant.*

Je puis être tranquille, n'est-ce pas ?

EDMONT, *à François.*

Mon ami, pourrais-je avoir l'honneur de saluer Mad. de Vielville ?

FRAÇOIS.

Monsieur, je ne crois pas qu'elle soit visible aujourd'hui; la santé de madame.... (*Bas et à part.*) Demeurez.

M. DE COQ, *bas à François.*

C'est çà... c'est çà... tâche qu'il s'en aille.

FRANÇOIS.

Mais vous-même, monsieur, partez donc bien vite... Vous perdez ici votre tems.

M. DE COQ.

Tu as raison.... je m'oubliais... je me sauve et reviens, par ma tournure, mon élégance, mon air de jeunesse, éclipser tous les rivaux du monde. (*à Edmond*). Monsieur, je vous baise les mains..... je suis bien votre serviteur. (*il sort*).

SÇENE IX.

FRANÇOIS, EDMONT.

FRANÇOIS.

A merveille.

EDMONT.

Comment me trouves-tu ?

FRANÇOIS.

Fort bien ! vous avez l'air d'un siècle entier.

EDMONT.

Oui, mais je crains bien que cet air là ne prévienne pas trop la jeune personne en ma faveur ! je l'ai vue !.... elle est charmante !

FRANÇOIS.

Souvenez-vous bien de ce que vous avez à faire. Vous êtes M. de Coq.

EDMONT.

Comment ?...

FRANÇOIS.

M. de Coq, aucien maître particulier des eaux et forêts de la province de Normandie, propriétaire d'un château sis près d'Amiens. Vous venez pour épouser Juliette ; vous étiez grand ami de feu monsieur le Président ; vous avez reçu une lettre de la veuve, laquelle lettre confirme la promesse du défunt de vous uuir à sa nièce.

EDMONT.

Que veux-tu dire ?... Ah ! j'y suis !... le barbon que tu endoctrinais si bien ?...

FRANÇOIS.

Est M. de Coq lui-même, votre rival.

EDMONT.

J'entends, je comprends.

FRANÇOIS.

C'est fort heureux !... voici madame, tenez-vous sur vos gardes.

SCENE X.

Les Mêmes, Mad. DE VIELVILLE.

Mad. DE VIELVILLE, *à François qui va au-devant d'elle.*

Ah ! François, vous savez qu'aujourd'hui j'ai assemblée, préparez les tables de revercy.

FRANÇOIS, *bas.*

Madame, il est arrivé !...

Mad. DE VIELVILLE.

Qui ?

FRANÇOIS.

Le prétendu.

Mad. DE VIELVILLE, *se retournant vers Edmont.*

Ciel ! et moi... (*Elle le salue*). Mille pardons, monsieur, si préoccupée comme je l'étais.... François, allez dire à ma nièce de venir. (*François sort*).

SCENE XI.

Mad. DE VIEILVILLE, EDMONT.

EDMONT.

Madame, j'allais vous demander la permission de lui présenter mes hommages et mes respects.

Mad. DE VIELVILLE.

Vous allez voir, monsieur, une fille bien née; aucun défaut, j'ai soigné moi-même son éducation; dessin, musique, elle a tout appris. A propos, vous avez reçu ma réponse ?

EDMONT.

Votre.... votre lettre.... oui, oui, madame, je l'ai reçue, (*d'un air tendre*) et je la garde comme un gage de mon bonheur; elle me rappellera sans cesse toute la reconnaissance que je vous dois.

Mad. DE VIELVILLE, *à part et enchanté.*

Quel air galant, affable et poli! ah !

SCENE XII.

Les Mêmes, JULIETTE.

JULIETTE.

Ma tante, me voilà.

EDMONT, *il salue Juliette, et dit à mad. de Vielville.*

Mademoiselle votre nièce est au-dessus du portrait qu'on m'en avait fait.

JULIETTE, *saluant gauchement.*

Vous êtes bien honnête, monsieur.

EDMONT, *bas à Mad. de Vielville.*

Voulez-vous permettre que je lui baise la main ?

Mad. DE VIELVILLE.

Comment donc ?... si je le permets.... cette manière est très-civile, et nos anciens chevaliers n'abordaient pas autrement leurs dames.

EDMONT, *baisant la main de Juliette.*

Mademoiselle....

JULIETTE, *s'écriant tout-à-coup.*

Aye! ah! mon dieu, monsieur, vous m'avez pincé la main...

Mad. DE VIELVILLE, *à Edmont, bas et souriant.*

Un peu sauvage !

JULIETTE, *à part et soupirant.*

Ce n'est point là le jeune homme de tantôt.

EDMONT, *à part, de sa voix naturelle.*

Elle est adorable! et ce petit air gauche lui sied à ravir !

Mad. DE VIELVILLE.

Juliette, ne soyez point si farouche, et loin de vous alarmer des attentions honnêtes de monsieur, cédez au désir de lui plaire, puisque vous devez bientôt le regarder comme votre époux.

JULIETTE, *à part.*

Qu'entends-je !

EDMONT.

Oui, mademoiselle.

JULIETTE, *à part.*

Soyons triste et maussade pour l'empêcher de m'aimer.

EDMONT.

Ma figure, mon abord, mon extérieur ne sont pas faits sans doute pour charmer. (*Avec âme.*) Mais le ciel m'a donné un cœur pour sentir et des yeux pour distinguer toute la perfection de votre mérite.

Mad. DE VIELVILLE.

Je le demande... je le demande... un jeune homme s'exprimerait-il aussi bien? (*A Juliette.*) Saluez donc, mademoiselle, et répondez quelque chose.

JULIETTE, *saluant gauchement.*

Vous êtes bien honnête, monsieur.

EDMONT.

Madame votre tante... (*Il lui fait des signes pour tâcher de se faire reconnaître.*)

JULIETTE, *reculant.*

O mon dieu, monsieur, vous faites une grimace qui m'effraye.

EDMONT, *déconcerté.*

Une grimace!.. (*à part.*) Diable! quelle ingénuité! (*Haut.*) Mademoiselle, n'attribuez ce mouvement qu'au sentiment vif... (*A part.*) Comment lui faire comprendre... (*Haut.*) Madame votre tante m'a parlé de vos talens, mademoiselle, serais-je assez heureux pour...

Mad. DE VIELVILLE.

Ah! oui, ma nièce, vous ne pouvez pas refuser monsieur... Allons, je vous l'ordonne, moi, jouez la dernière sonate que vous avez apprise... vous savez, celle qui commence.... ta, la, la, la, la, la... (*Elle chante le motif d'une ancienne sonate.*)

EDMONT.

Joli motif!

M^ad. DE VIELVILLE.

Superbe ! vous allez l'entendre.

JULIETTE, *à part, se mettant à son clavecin.*

Jouons si mal qu'il ne soit pas tenté de m'écouter une seconde fois.

(Mad. de Vielville s'assied sur le devant de la scène, Edmont se place derrière la chaise de Juliette; Juliette place son cahier de musique sur le pupitre, et joue mal.)

EDMONT, *à part, se bouchant les oreilles.*

Quels accords! c'est à n'y pas tenir !... (*Haut.*) charmant ! charmant! de la netteté !... de la précision!...

JULIETTE, *à part.*

Quel supplice !

EDMONT, *l'arrêtant.*

Mademoiselle, pardon !.. je suis aussi un peu musicien... il me semble qu'il y a là... (*Il pose le doigt sur le cahier.*)

JULIETTE, *naïvement et regardant.*

C'est un soupir !

EDMONT, *d'une voix très-tendre et la regardant fixement.*

Oui... un soupir... (*Il ôte ses lunettes.*) Vous ne comprenez pas ?... vous ne comprenez pas...

M^ad. DE VIELVILLE.

Mon dieu, ma nièce.... vous ne comprenez rien aujourd'hui!

JULIETTE, *toute saisie en reconnaissant Edmont, après avoir fixé quelque tems les yeux sur lui.*

O ciel!

M^ad DE VIELVILLE.

Heim? qu'y a-t-il donc?.... vous m'avez effrayée!...

EDMONT, *voulant donner le change.*

Oh ! ce n'est rien, madame... ce n'est rien... une corde cassée! voyez plutôt. (*Il frappe sur une des touches, qui ne rend pas de son.*)

M^ad. DE VIELVILLE.

Tous les jours nous attendons l'accordeur.

EDMONT.

Si vous vouliez, mademoiselle, nous dédommager en chantant un de ces airs ?...

Mad. DE VIELVILLE.

Ah ! oui... la ballade de Lully ! il y a cent cinquante ans qu'elle est faite !... c'est toujours d'une fraicheur !

EDMONT.

Ah ! d'une fraicheur ! on ne fait plus de musique comme celle là , madame.

Mad. DE VIELVILLE.

Non , non , on n'en fait plus.

JULIETTE.

Ma tante , je ne la trouve pas.

Mad. DE VIELVILLE.

Chantez autre chose.

JULIETTE, *à part.*

Chantons à la place , cet air d'opéra nouveau, que Mad. de St.-Léger m'a donné en cachette.

Mad. DE VIELVILLE.

Voyons , ma nièce , chantez , chantez....

JULIETTE *prend un papier de musique, et chante avec beaucoup d'âme en regardant Edmont.*

Avec plaisir , ma tante.

AIR.

Le jour , la nuit , mon cœur soupire ,
J'ai souvent l'esprit rêveur ;
Et pourtant je ne saurais dire ,
Ce qui manque à mon bonheur.

Pour savoir ce que je souhaite ,
Je forme des vœux secrets ;
Sans savoir ce que je regrette ,
J'éprouve certains regrets.

Je devrais vivre sans allarmes ,
Et gouter des jours sereins ;
Cependant je verse des larmes ,
Sans connaître mes chagrins.

Ah ! d'où vient donc que je soupire ?
Lisez au fond de mon cœur ,
Et tâchez enfin de me dire ,
Ce qui manque à mon bonheur.

Ensemble.

EDMONT.	JULIETTE.
Comme vous lorsque je soupire ,	Je ne sais pourquoi je soupire ?
Je consulte envain mon cœur ;	Lisez au fond de mon cœur ;
Et vos yeux seuls peuvent me dire ,	Et tâchez enfin de me dire ,
Ce qui manque à mon bonheur.	Ce qui manque à mon bonheur.

(Edmond chante alternativement ces vers avec deux voix, celle de jeune homme, lorsqu'il ne croit pas être remarqué par la tante, et celle de vieillard qu'il reprend subitement lorsque Mad. de Vielville sembl• tourner la tête de son côté.)

EDMONT.

A merveille !

Mad. DE VIELVILLE, *à Edmont.*

Que pensez-vous de ces paroles là ?

EDMONT.

Favorables à la circonstance !

Mad. DE VIELVILLE.

Je crois que c'est du Quinault !

EDMONT.

Non, c'est du Gentil-Bernard.

SCENE XIII.

Les Mêmes, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Madame, il y a là un monsieur habillé de noir.

Mad. DE VIELVILLE.

C'est sans doute mon notaire qui vient... (*à François.*) Faites le passer dans mon cabinet, je vais lui parler sur le champ. (*François sort.*) Si c'est lui, monsieur, je vous ferai appeller, et nous tâcherons que cette entrevue concilie tous les intérêts.

EDMONT.

Aucun obstacle ne saurait m'arrêter maintenant, madame ; allez vous-même dicter les articles du contrat, je souscris à tout.

Mad. DE VIELVILLE.

Monsieur, votre âge et votre réputation me donnent assez de confiance, pour vous permettre de rester seul avec ma nièce. Tâchez de la prévenir un peu en votre faveur.... je vais revenir.

SCENE XIV.

EDMONT, JULIETTE.

EDMONT, *vivement et oubliant son rôle de vieillard.*

Ah! mademoiselle, combien je suis coupable, combien il vous faut d'indulgence pour me pardonner les moyens...

JULIETTE.

Mais, monsieur, vous êtes le jeune homme de tantôt?

EDMONT.

Hélas! oui, c'est moi-même! sachant que cette maison était interdite à....

JULIETTE, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! ah!

EDMONT.

Vous riez? est-ce pour me désespérer?

JULIETTE, *riant.*

Et ma tante qui vous croit.... ah! ah! ah! ah!

EDMONT.

Silence! de grâce, prenez garde de me trahir; quand vous me connaîtrez... Je suis le capitaine Edmont de St.-Ange, neveu du barron de Forlis, ancien ami de votre tante; mon oncle m'a parlé mille fois de vous, il sait la contrainte dans laquelle vous vivez, il connaît l'époux ridicule auquel on vous destine, et c'est lui-même enfin qui m'a donné le conseil de vous délivrer à-la-fois d'un esclavage affreux et d'un mariage disproportionné.

JULIETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! plus je vous regarde... la belle vieillesse!... Ah! ah! ah!

EDMONT, *à part.*

Allons, c'est une charmante petite folle qui prend la chose beaucoup plus gaiement que je n'aurais ôsé le croire.

SCENE XV.

Les Mêmes, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *accourant.*

Je viens vous avertir...

EDMONT.

Ah! Frontin, si tu savais....

FRANÇOIS.

Frontin! qu'est-ce que vous dites donc, monsieur?

EDMONT.

Frontin! François... je l'avais oublié.

JULIETTE.

Est-ce que François serait aussi?...

EDMOND.

Un assez mauvais sujet, un valet que mon oncle a chassé.

FRANÇOIS.

Trève au panégirique, monsieur.

JULIETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! qui se serait douté... ah! ah! ah!

FRANÇOIS.

Je suis très-respectable, mademoiselle, je vous prie de le croire. Mais il ne s'agit pas de cela... je viens vous avertir que Mad. de St.-Léger...

EDMONT.

Mad. de St.-Léger!

JULIETTE.

Ma tante de la Chaussée-d'Antin...

FRANÇOIS.

Elle descend de voiture, et monte ici.

JULIETTE, *sautant de joie.*

Ah! tant mieux.

EDMONT.

Que dis-tu, Mad. de St.-Léger...

FRANÇOIS.

Est la belle-sœur de Mad. de Vielville.

JULIETTE.

Oui... Ah! elle n'est pas mise comme nous.

EDMONT.

Mais je la connais beaucoup... elle donne un thé trois fois la semaine... femme charmante.

JULIETTE.

Mais sauvez-vous donc bien vîte, monsieur, si elle vous reconnait...

EDMONT.

Oh! je ne crains rien, et je suis sûr même, que lorsqu'elle saura mon projet, elle nous servira de tout son pouvoir.

JULIETTE.

Vous me faites trembler, la voici.

FRANÇOIS.

Pour nous, allons guetter l'arrivée de notre campagnard. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

Les Mêmes, Mad. DE St.-LÉGER, Une Femme de Chambre.

(Personnage muet qui la suit et qui porte un grand carton.)

JULIETTE, *allant au-devant de Mad. de St.-Léger, sautant de joie.*

Bon jour, mon aimable tante. (*Elle lui baise la main.*)

Mad. DE St.-LÉGER.

Bon jour petite. (*Elle l'embrasse sur le front.*) Je suis excédée, harassée... (*Elle s'assoit négligeamment sur le premier fauteuil qui se trouve près d'elle.*) Quel escalier noir; en vérité, ma bonne amie, quand je viens voir ma très-honorée belle-sœur, je risque toujours de me rompre le cou.

JULIETTE, *avec tristesse.*

Aussi, ne venez-vous pas souvent.

Mad. DE St.-LÉGER, *se levant.*

Ces maisons du Marais sont d'un triste... d'une antiquité!..! Comme te voilà coeffée, Juliette!... cette rose te va mal... (*Elle l'arrache de ses cheveux, et la jette.*) Et ces cheveux!... (*Elle les arrange avec ses doigts.*) Tu n'as pas encore quitté la poudre?... Je ne puis rien gagner sur toi.

JULIETTE.

Vous savez bien que ma tante...

Mad. DE St.-LÉGER.

Ta tante est une folle; et je veux moi, que tu sois mise comme on doit l'être à ton âge. . . . c'est qu'en vérité elle serait jolie comme un petit ange, sans ces habillemens qui... arrange un peu ce fichu. Et cela, qu'est-ce que cela? (*Elle lui arrache ses manchettes.*) Là.... tu as déjà plus de graces... Oh! je veux faire entendre raison à ma belle-sœur. Rosine, portez ce carton dans la chambre de Juliette. (*Rosine sort par le côté droit.*)

JULIETTE.

Ce carton.... dans ma chambre.

Mad. DE St.-LÉGER.

Laisse, laisse-moi faire... c'est une robe charmante que je t'apporte... il y a bal ce soir.... j'y vais, et je veux que tu sois de la partie.

JULIETTE, *sautant de joie.*

J'irais au bal... Ah ! je n'y suis allée de ma vie. (*Triste.*) Mais ma tante...

Mad. DE St.-LÉGER.

Elle y consentira, ou je romps pour toujours avec elle. (*Appercevant Edmont qui est placé devant le clavecin, et fredonne un ancien air d'opéra.*) Quel est ce monsieur? toujours de vieux visages ici.

JULIETTE, *avec lui.*

Permettez-moi de vous présenter mon futur époux.

Mad. DE St.-LÉGER, *bas à Juliette.*

Çà....

EDMONT.

Madame, vous êtes parente de mademoiselle Juliette, serais-je assez heureux pour mériter votre suffrage?

Mad. DE St.-LÉGER.

Monsieur, assurément... (*à part.*) Quel est cet homme? j'ai vu cette figure là quelque part, ce son de voix ne m'est pas inconnu.

EDMONT.

Je vois, madame, que vous cherchez à me reconnaître; il se peut que j'aie quelque ressemblance avec un coquin de neveu.... Edmont.... je sais qu'il a l'honneur d'être reçu chez vous.

Mad. DE St.-LÉGER.

Edmont?.. précisément.

EDMONT.

Un fort mauvais sujet.

Mad. DE St.-LÉGER.

Ah! monsieur, vous parlez comme un oncle ! n'en dites pas de mal, car c'est un fort aimable garçon et je l'aime beaucoup. Eh! tenez, ce n'est pas pour vous faire un compliment, mais en vérité, Juliette conviendrait mieux à votre neveu qu'à vous.

EDMONT.

Et pourquoi cela madame?

Mad. DE St.-LÉGER.

Pourquoi ?... d'abord, parce qu'il est plus jeune.

EDMONT.

Jeune... hum... je le suis autant que lui.

Mad. DE St.-LÉGER.

Eh ! bien, vous ne vous flattez pas.

JULIETTE, *se cachant pour rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

Mad. DE St.-LÉGER, *s'en appercevant.*

Juliette, qui te fait donc rire ?

JULIETTE.

Ah ! ma chère tante, excusez.... mais c'est que.... Ah ! ah ! ah !...

Mad. DE St.-LÉGER.

Est-ce qu'on se moque de moi ?

EDMONT, *de sa voix naturelle.*

Madame, n'en croyez rien, je vous prie... soyez sûre...

Mad. DE St.-LÉGER, *frappée du changement de voix, prend Edmont par la main et l'examine mieux.*

Est-ce que sous cette apparence de vieillesse ?..... si c'était....

EDMONT, *riant.*

Mon neveu lui-même.

Mad. DE St.-LÉGER.

Edmont ! quoi monsieur !... le tour est perfide !.. Ah !. ah ! ah ! Mais j'y pense..... vous voilà déguisé à merveille pour le bal de ce soir... allons, monsieur, tenez-vous prêt, vous viendrez avec nous.

EDMONT.

Ah ! songez, je vous prie... qu'un soin plus important m'occupe... et que...

Mad. DE St.-LÉGER.

Je ne songe à rien : les plaisirs avant tout ; au bal ce soir, et demain la noce.

EDMONT.

Mais je ne vous ai pas tout dit, madame ; vous ne savez pas qu'il y a un autre prétendu sur les rangs, et que le véritable barbon de soixante ans qui doit être l'époux de mademoiselle, va venir ici.

Mad. DE St.-LÉGER.

Nous le congédirons... Laissez-moi faire... Juliette, c'est moi qui te marirai... j'ai aussi quelques droits sur toi, et je

les ferai valoir. Mais songeons à l'essentiel... A ta toilette pour le bal... (*Elle appelle.*) Rosine ! (*à Juliette.*) Je veux que tu sois ravissante ! (*Elle appelle encore.*) Rosine ! (*Rosine paraît.*) Viendrez-vous donc?... Je remets Juliette en vos mains, allez et prouvez que vous avez du goût.

EDMONT, *baisant la main de Mad. de St.-Léger.*

Ah ! la bonne petite tante !

JULIETTE, *à Mad. de St.-Léger avec joie et suivant Rosine.*

Que je vous aime !

SCENE XVII.

EDMONT, Mad. DE St.-LÉGER, Mad. DE VIELVILLE.

Mad. DE VIELVILLE, *allant droit à Edmont.*

Le notaire a toutes ses instructions, et demain il viendra faire signer le contrat.

Mad. DE St.-LÉGER.

Eh ! quoi, ma chère belle-sœur, vous...

Mad. DE VIELVILLE.

Que vois-je !.. (*Saluant avec affectation.*) Madame....

Mad. DE St.-LÉGER, *de même.*

Madame...

Mad. DE VIELVILLE, *de même.*

J'ai l'honneur de vous saluer.

Mad. DE St.-LÉGER, *de même.*

Je suis votre très-humble servante.

Mad. DE VIELVILLE, *à part.*

Pourquoi n'a-t-on pas dit que je n'étais pas visible ? (*Se retournant tout-à-coup avec un sourire forcé.*) Je suis enchantée de vous voir.

Mad. DE St.-LÉGER, *à part.*

Ma visite lui déplait. (*Haut et avec le même sourire.*) Je suis ravie de vous trouver en bonne santé.

Mad. DE VIELVILLE, *à part.*

Quel luxe ! quel étalage !

Mad. DE St.-LÉGER, *à part.*

Que de fausses politesses !

Mad. DE VIELVILLE.

Vous a-t-on appris, madame ?...

Mad. DE St.-LÉGER.

Que Juliette se marie ? on vient de me l'apprendre, madame.... comment donc ? mais c'est fort mal de ne nous avoir pas prévenus ! Juliette est aussi notre nièce, on pouvait nous consulter.

Mad. DE VIELVILLE.

Le parti raisonnable que j'ai choisi n'eut pas été du goût de tout le monde, madame.

Mad. DE St.-LÉGER.

Nous connaisons votre prudence et votre discernement, madame.

Mad. DE VIELVILLE.

Le bonheur de Juliette est tout ce qui m'a guidée.

Mad. DE St.-LÉGER.

Vous avez voulu en faire un petit Caton.

Mad. DE VIELVILLE.

Vous vouliez en faire une femme du grand monde.

Mad. DE St.-LÉGER.

La marier.... à quelqu'homme de robe !

Mad. DE VIELVILLE.

La destiner à quelqu'étourdi.

Mad. DE St.-LÉGER.

Les étourdis sont aimables !

Mad. DE VIELVILLE.

Les gens de robe sont polis !

Mad. DE St.-LÉGER.

Le baron de Forlis, votre propre ami, me l'avait demandée pour son neveu.

Mad. DE VIELVILLE.

Feu mon mari l'avait promise à M. de Coq.

Mad. DE St.-LÉGER.

M. de Coq !... quelqu'original sans doute ?

Mad. DE VIELVILLE.

Vous ne savez pas que vous parlez devant lui, madame.

Mad. DE St.-LÉGER.

Je m'en doutais à la figure hétéroclite de monsieur.

Mad. DE VIELVILLE.

Ceci passe la raillerie, madame.

Mad. DE St.-LÉGER.

Je n'ai pas dessein de vous fâcher, madame.

EDMONT, *s'avançant entre elles deux d'un air très-grave.*

Mesdames, mesdames.... j'aime à vous voir disputer de tendresse pour l'aimable objet que l'on me destine !... Je serais désespéré pourtant, de troubler, de désunir deux familles faites pour s'estimer, se chérir également.... accordez-vous... accordons-nous !.. (*à Mad. de St.-Léger.*) Vous trouvez mon nom ridicule !.. je n'y tiens pas du tout, et le changerais même avec le plus grand plaisir ! (*à Mad. de Vielville.*) Vous voulez que j'épouse Juliette, c'est aussi le seul bonheur que j'envie. (*à Mad. de St.-Léger.*) Le neveu du baron de Forlis vous l'a demandée en mariage... Eh ! bien, si ce jeune homme a des mœurs, de la fortune... s'il plait à votre nièce...

Mad. DE VIELVILLE.

Quel dévouement ! quel dévouement ! non, non, ce sacrifice est trop beau, et je tiens plus que jamais à remplir mes engagemens avec vous.

EDMONT.

Voyez... consultez-vous bien... M. de Coq peut encore renoncer à ses prétentions pour le neveu de Forlis.

Mad. DE St.-LÉGER.

Le neveu de Forlis vous la disputera.

EDMONT.

Que dites-vous, madame... je ne prétends pas rompre de lances avec ce jeune homme...

Mad. DE VIELVILLE, *surprise.*

Vous avez peur, M. de Coq ?

EDMONT.

J'ai peur ! j'ai peur !... non madame, je n'ai pas peur !.. mais je ne suis pas très-rassuré, car enfin, je le connais aussi ce neveu... il a eu vingt affaires où, soit dit entre nous... (*Il fait le geste d'un coup d'épée et d'un homme tué.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Mad. DE VIELVILLE.

Ciel ! que dites-vous ! quel langage !
Eh quoi, vous céderiez le pas.

EDMONT.

Non, non, ce n'est plus à mon âge
Qu'on doit avoir ces embarras.

Mad. DE St. - LÉGER.

Monsieur, ne vous y fiez pas,
Vous prendrez un parti fort sage.

EDMONT.

Je suis certain, si je me bats,
Qu'il aura sur moi l'avantage.

Mad. DE VIELVILLE, *étonnée.*

O ciel, je ne m'attendais pas
A vous voir si peu de courage.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, FRANÇOIS,

FRANÇOIS, *accourant.*

Madame, madame !

TOUS.

Quel bruit !
Qu'avez-vous ?

FRANÇOIS.

Il monte, il me suit !
Vainement j'ai fait résistance,
C'est un jeune homme, un entêté,
Qui vient malgré votre défense,
Et brave votre autorité.

TOUS.

Un jeune homme.

FRANÇOIS.

Un jeune homme.

EDMONT, *à Mad. de Vielville.*

Si c'était mon rival ?

Mad. DE VIELVILLE.

Sais-tu comme il se nomme ?

EDMONT, *feignant de la poltronerie.*

Quel contretems fatal.

(*Feignant de vouloir s'enfuir.*)

Je crains sa fureur, son audace,
S'il vient, je lui cède la place.

Mad. DE VIELVILLE, *le retenant.*

Non, non, monsieur, restez ici.

TOUS.

Le voici, le voici !

SCENE XIX.

Les Précédens, M. DE COQ.

(Dans le costume le plus à la mode, habit court, spencer par-dessus, bottes à l'anglaise, un fouet à la main, etc., etc.)

M. DE COQ.

(*Dans toute cette scène, il s'efforce d'avoir la démarche, la légèreté, la voix et le ton des jeunes gens du jour.*)

En vérité c'est incroyable,
C'est une chose impardonnable,
Qu'un valet me reçoive ainsi !
Ce drôle, ce maraud, ce traitre,
Feint de ne pas me reconnaître !...
Tu sais pourquoi je viens ici ?...

Mad. DE VIELVILLE, EDMONT, Mad. DE St.-LÉGER.

Explique-nous ceci.

(*Pendant que François parle, M. de Coq va, vient, tourne, salue, pirouette, etc.*)

FRANÇOIS, *à Mad de Vielville.*

Il dit qu'il en a la promesse ;
Qu'il vient épouser votre nièce,
Moi, ne parlant que d'après vous ;
(*Montrant Edmont.*)
Sachant que monsieur vient pour elle,
J'ai pensé que mademoiselle,
Ne pouvait avoir deux époux.

Mad. DE VIELVILLE.

Quelle est cette aventure ?

Mad. DE St.-LÉGER.

Ah ! ah ! ah ! quelle caricature !

M. DE COQ, *faisant mille folies.*

Eh! bien, eh! bien, comment me trouvez-vous?
Conduisez-moi vers la future,
Je veux la voir, je veux à ses genoux,
Peindre le tourment que j'endure.
Ah ! ah ! ah ! ah !

Mad. DE VIELVILLE, *à Edmont.*

Je m'y perds, je vous jure.

EDMONT, *bas à Mad. de St.-Léger.*

Sans vous je suis perdu.

Mad. DE St.-LÉGER, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! quelle caricature !

FRANÇOIS, *bas à Mad. de St.-Léger.*
C'est le vrai prétendu.

M. DE COQ, *se donnant des grâces.*
Que dites-vous de ma tournure ?
Avouez qu'elle n'est pas mal.

Mad. DE St.-LÉGER, *riant.*
Moi, je vous trouve, je l'assure,
Un air plaisant, original !...
Ce soir, si vous veniez au bal,
Comme on rirait de vous et de votre figure.

M. DE COQ.
Le bal !.. c'est ma folie, à moi !
Mais ne croyez pas que je danse,
Le triste menuet.

Mad. DE VIELVILLE.
Le triste menuet !

M. DE COQ.
L'antique contredance !
Je walse...
Ta, la, la, la, la, la, la, la, la.
Le pied léger !... la jambe sure !
Qu'en dites-vous !.. qu'en pensez-vous ?

Ensemble.

Mad. DE VIELVILLE.
[M]oi, je m'y perds je vous jure,
[Q]ue parle-t-il de sa future ?

[J]'entends-rien...

Sont-ils devenus fous.
[Ex]pliquez-moi cette aventure.

LES QUATRE AUTRES.
Ah ! ah ! ah ! quelle caricature.

M. DE COQ.
Conduisez-moi vers la future.

Mad. DE Lt.-LÉGER, EDMONT, FRAÇOIS.
Conduisons-le vers la future.

M. DE COQ.
Je veux la voir !

Mad. DE St.-LÉGER, etc.
Il veut la voir !

M. DE COQ.
Je veux à ses genoux,
Peindre le tourment que j'endure.

Mad. DE St.-LÉGER, etc.
Il veut à ses genoux,
Peindre le tourment qu'il endure.

Mad. DE VIELVILLE.
Monsieur, je vous prie de vous faire connaître.

M. DE COQ.
Comment ! parole d'honneur, vous ne devinez pas qui je [su]is ? c'est une finesse de votre part : charmante ! adorable !

Mad. DE VIELVILLE.

O ciel ! on n'a jamais vu....

M. DE COQ.

Vous vous attendiez peut-être à trouver dans M. de Coq un vieux campagnard, bien lourd, bien triste, bien maussade; je vous avais trompée, je voulais vous surprendre, étonner l'aimable Juliette. Oui, madame, je suis M. de Coq.

Mad. DE VIELVILLE.

M. de Coq, mais qui donc êtes-vous, monsieur ?

EDMONT.

Puisqu'il faut l'avouer, madame, je suis Edmont, le neveu du baron de Forlis.

Mad. DE VIELVILLE.

Qu'entends-je ?

M. DE COQ.

Comment ! que veut dire ?...

FRANÇOIS, *à part.*

Ahie, ahie, ahie.

Mad. DE VIELVILLE.

Et Juliette aurait aidé à me tromper ! (*Elle court vers le fond et appelle*). Ma nièce, ma nièce, je veux la voir, je veux lui parler.

SCENE XX et dernière.

Les Mêmes, JULIETTE, *parée dans le genre le plus moderne.*

JULIETTE, *accourant étourdiment et transportée de joie.*

Ma tante, ma tante ! je ne me sens pas de joie.

Mad. DE VIELVILLE.

Que vois-je ?

JULIETTE, *sautant et faisant mille folies.*

Je viens de me regarder dans ma glace, ô mon dieu comme je suis jolie !

Mad. DE VIELVILLE.

Madame, expliquez-moi, je vous prie....

JULIETTE.

La belle robe, et mes cheveux sans poudre !... oh ! madame, oh ! ma tante !... vous ne savez pas que je vais au bal, ce soir ; mad. de St.-Léger a dit qu'elle prenait to

sur elle.... oh ! que je l'aime !... c'est à ses bontés que je dois cette parure qui me va si bien !...

(*Elle baise les mains de Mad. de St.-Léger*).

Mad. DE VIELVILLE.

Ainsi, madame, tout cela est votre ouvrage ! je suis le jouet d'une imposture, et vous souffrez que....

M. DE COQ.

Mais, madame, un moment, il y a ici du quiproquo, et je commence à soupçonner que ce digne et honnête serviteur..... est un maître fripon qui nous a trompés tous.

Mad. DE VIELVILLE.

Non, non, François est incapable... (*François veut sortir*).

M. DE COQ.

Il veut s'enfuir.... viens ici fourbe insigne, n'est-ce pas toi qui as conduit ici mon rival ? n'est-ce pas toi qui m'as donné le perfide conseil de prendre ce déguisement ? réponds, réponds.

Mad. DE VIELVILLE.

François, répondez à cette inculpation.

FRANÇOIS, *d'un ton hardi.*

Eh ! bien, oui, je répondrai ; personne ici n'est ce qu'il a voulu paraître ; monsieur, sous ce dehors sexagénaire est un jeune homme plein d'amour et de tendresse. Monsieur, sous l'apparence d'un jeune homme, est un vieillard sexagénaire, et le vieux François enfin... (*il ôte sa perruque.*) n'est autre que Frontin, naguères valet du baron de Forlis.

TOUS.

Frontin !

FRANÇOIS.

J'avais renoncé à l'intrigue, et je croyais pouvoir vivre ici dans le repos et l'oubli ; mais les circonstances.... le diable lui-même est venu me rappeller à mon ancien métier, j'ai secouru la beauté malheureuse, j'ai servi l'amour entreprenant, j'ai écarté la prétention ridicule, et si vous m'en croyez, madame, d'un mot, vous couronnerez mes travaux. Mademoiselle aura un époux aimable et constant ; monsieur prouvera qu'un peu de jeunesse ne gâte jamais rien, et monsieur, avec de l'esprit, de la légèreté, des talens, du bon ton....

M. DE COQ.

Tu oses me railler?

FRANÇOIS.

Quant à moi, toujours grand et désintéressé, je ne demande rien, le bonheur de chacun sera la récompense de mes services et de mon adresse.

M. DE COQ.

Ah ! je te conseille encore, coquin, de parler.

Mad. DE VIELVILLE.

Qu'ai-je entendu ?... tout le monde était contre moi.

JULIETTE.

Ah ! ma tante ! gardez vous de croire que monsieur m'ait confié son secret.

Mad. DE VIELVILLE.

M. de Coq.... quel parti prendrez-vous dans une telle occurence ?

M. DE COQ.

Ma foi, madame, le seul que me dicte la raison.... celui de me retirer.

TOUS, *avec attendrissement.*

Ah ! monsieur, que de bontés !

Mad. DE St.-LÉGER, *à sa belle-sœur.*

Si vous ne consentez à ce mariage, songez y, madame, Juliette est aussi notre nièce, et nous pourrons réclamer les droits que nous avons sur elle, mais non, cédez plutôt à leurs vœux, aux miens, et que leur mariage devienne pour nous l'époque d'une heureuse et franche réconciliation.

Mad. DE VIELVILLE, *embrassant Mad. de St.-Léger.*

Ce motif seul me décide !.. je pardonne, à la condition Juliette, que vous mettrez toujours une *respectueuse*, et que vous ne valserez jamais.... Ah ! ne valsez jamais !

M. DE COQ, *à François.*

Ce n'est qu'à toi, maraud, que j'en voudrai toujours.

FRANÇOIS.

A moi, monsieur, je vous ai rendu service, je vous ai rajeuni de trente ans.

VAUDEVILLE.

Mad. DE St.-LEGER.

On a beau dire, on a beau faire,
Chaque tems a son préjugé ;
D'ailleurs, c'est la marche ordinaire,
Un siècle par l'autre est vengé.

Le passé n'est pas ma folie,
Sauvons le présent de l'ennui ;
Car, pour une femme jolie,
Le meilleur tems, c'est aujourd'hui.

JULIETTE.

Jadis on aimait peu l'hommage,
Et les soupirs d'un vieux galant ;
On souriait bien d'avantage,
Aux tendres soins d'un jeune amant.
En fait de ruse et de malice,
Notre sexe était accompli :
Mais il faut lui rendre justice,
C'est encor de même aujourd'hui.

EDMONT.

Jadis plus d'un grand capitaine,
Illustra son pays, dit-on ;
La France vit naître Turenne,
Henri, Condé, Bayard, Gaston.
Sous de tels chefs à la victoire
Les Français marchaient à l'envi ;
Nos soldats se couvraient de gloire,
C'est encor de même aujourd'hui.

FRANÇOIS, *au Public.*

Jadis on fit beaucoup d'ouvrages,
On en fait beaucoup aujourd'hui ;
Jadis on briguait vos suffrages !
On les brigue encor aujourd'hui ;
Jadis on craignait le parterre,
On le craint encor aujourd'hui ;
Jadis on cherchait à vous plaire,
Puissions-nous vous plaire aujourd'hui !

FIN.